



Sainte Madeleine

(ARY SCHEFFEL)

X
R

D

moi-mêr
assez se
la comp
Mais
femme e
ché son
mes: lar
tion; so
porté la

Les vo
la salle
Maître el
cheveux
fums.» (

XXI^e ANNÉE

JUILLET



1905

No 7



Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

Madeline

LA force de Madeleine est dans ses larmes. Les larmes ! voilà bien la force des faibles et la faiblesse des forts. Oh ! que Madeleine a donc pleuré ! « Quand je pense à ses larmes, dit saint Grégoire, j'aime mieux pleurer moi-même que parler. Y a-t-il un cœur assez dur et une poitrine assez semblable au rocher pour ne pas être attendris et amenés à la componction par les larmes de cette pécheresse ? »

Mais il nous faut comprendre comment cette femme fut bien une femme de larmes, *mulier lacrymarum*. C'est l'Esprit-Saint qui a touché son cœur et en a fait jaillir trois sources, trois fontaines de larmes : larmes de componction, larmes de compassion, larmes de dévotion ; sources abondantes qui dans la sécheresse de son cœur ont porté la fécondité et la vie.

* * *

Les voyez-vous couler ces larmes de componction ? « Elle entra dans la salle du festin où Jésus était à table, et se tenant en arrière du Maître elle arrosait ses pieds de ses larmes et elle les essuyait de ses cheveux et elle les couvrait de ses baisers et elle les oignait de parfums. » (Luc VII, 38.) Entendez-vous le Sauveur dire au Pharisien :

« Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point offert d'eau pour me laver les pieds, mais celle-ci les a lavés de ses larmes? »

Ce Pharisien, je le reconnais dans tous ces hommes qui, parce qu'ils font quelques bonnes œuvres extérieures se figurent qu'ils sont parfaits; aussi n'ont-ils point de larmes de componction à offrir au Seigneur: pourquoi pleureraient-ils? Mais cette femme, elle me représente tous ceux que l'esprit de componction touche et fait fondre en larmes.

Ces larmes apaisent Dieu, purifient la conscience et exterminent les péchés; ces larmes, Dieu les donne à toutes les âmes qu'il veut attirer dans son paradis. Ecoutez le pénitent David: « Toutes les nuits je tremperai ma couche et j'arroserai mon lit de mes larmes, » et saint Grégoire n'hésite pas à dire que tout homme spirituel doit se laver chaque jour dans ses larmes. « J'en ai vu plusieurs, ajoute-t-il, qui croient avoir perdu leur temps, quand ils n'ont point pleuré leurs péchés. Les Bienheureux Pierre et Paul et d'autres Saints après eux ont pleuré fréquemment. »

On m'a parlé d'un frère qui pleurait chaque jour ses péchés, avec larmes, et qui continua ainsi durant cinquante ans; il en a fait l'aveu sur son lit de mort. Sujet d'éternelle confusion pour tant d'autres qui ne pleurent pas sur leur mort éternelle; hommes insensés qui, s'ils perdaient la santé ou leurs membres, ne cesseraient de gémir et qui ne savent pleurer la perte de la grâce, vie de leur âme! C'est bien à eux que le Seigneur pourra dire: « Je vous ai donné le temps de faire pénitence et vous n'avez pas voulu pleurer vos péchés. »

* * *

Voici qu'une autre fontaine de larmes jaillit du cœur de Madeleine: ce sont les larmes de la compassion. Lazare est mort. Jésus vient à Béthanie, Madeleine pleurait. Et « quand Jésus vit pleurer Marie et tous ceux qui venaient avec elle au-devant de lui, il en frémit d'émotion jusqu'au fond de son être. » (Jean XI, 33.)

Elle pleurait de compassion sur son frère qui était mort. Ainsi faisait le saint homme Job: « Je pleurais sur celui qui était dans l'affliction et mon âme était remplie de compassion pour le pauvre. » Et Jésus lui-même connut ces larmes: « Voyant la cité, dit saint Luc, il se mit à pleurer. » Monique, la mère d'Augustin, avait de pareilles larmes. Elle vint au bienheureux Ambroise et elle pleurait de ce que son fils vivait dans l'hérésie et le péché, et le pontife de lui répondre:

« Il e
saint
larme
furen
drait
effet,
tuels

Te
lorsqu
quelq
étant
à la p
nuit, l
homm
sion s
damn

Hé
tuelle
forme
compr
parole
péché,
être te
nous p

Hél
supéri
sion et
sujets

Mac
qui ad
l'amou
la mor

Mac
veur; l
se tena
elle? l
été rem

« Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » Lui-même, saint Ambroise, lorsqu'il entendait les péchés des autres, versait des larmes. Le bienheureux François pleurait tellement que les médecins furent obligés de lui dire que s'il ne cessait de pleurer, il en deviendrait aveugle, ce qui arriva effectivement. Nous sommes hommes, en effet, et nous devons réciproquement compatir à nos maux tant spirituels que corporels.

Tel était le bienheureux Patriarche des Prêcheurs, Dominique, lorsque dans ses voyages apostoliques, il arrivait sur le sommet de quelque colline d'où il pouvait dominer une ville ou une bourgade étendue à ses pieds, il pleurait comme Notre-Seigneur Jésus-Christ à la pensée de tant de pécheurs qui y vivaient loin de Dieu. Chaque nuit, les frères étaient réveillés par les sanglots que poussait le saint homme à la pensée des pécheurs ; il versait des larmes de compassion sur les pauvres âmes du purgatoire et même sur les malheureux damnés en enfer.

Hélas ! combien d'hommes, loin de compatir aux infirmités spirituelles de leurs semblables ne font qu'aiguiser leurs dents en forme de flèches, comme dit le Psalmiste, pour déchirer au lieu de compatir. A leur adresse, nous entendons saint Grégoire dire cette parole : « Chaque fois que nous voyons nos frères tomber dans le péché, nous devons pleurer sur leur malheur, car nous sommes peut-être tombés nous-mêmes dans des fautes semblables, et en tout cas, nous pouvons y tomber. »

Hélas ! que d'hommes, que de fidèles, que de religieux, que de supérieurs même et de prélats ne connaissent point cette compassion et ne savent pas en verser les larmes sur leurs frères ou sur leurs sujets !

Madeleine sut les verser sur son frère Lazare et nous savons ce qui advint : ce mort de quatre jours fut rappelé à la vie et rendu à l'amour compatissant de sa sœur dont les larmes avaient triomphé de la mort et du tombeau.

* * *

Madeleine versa encore d'autres larmes sur les pieds de son Sauveur ; les *larmes de la dévotion* dont parle saint Jean (xx, 11) : « Marie se tenait en dehors, près du tombeau et pleurait. » Pourquoi pleurait-elle ? Non pas certes à cause de ses péchés, car *ses péchés lui avaient été remis*. Mais ses larmes jaillissaient sous le coup de sa dévotion

de son amour, qui voulait retrouver le Christ ou du moins quelque chose du Christ.

Les larmes de la dévotion, c'est en effet le moyen de trouver et les Anges et le Christ. Comme elle se tenait près du tombeau, toute pleine de larmes, « elle regarda dans ce tombeau et elle vit deux Anges qui lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Voyez-vous qu'elle trouve les Anges, et les Anges la consolent.

J'ai entendu dire, en effet, que souvent un Ange vient essayer les larmes de ceux qui pleurent. C'est même le sacrifice que les Anges préfèrent à tout autre : les larmes ; et comme ils ne peuvent en verser eux-mêmes pour les offrir au Seigneur ils recueillent les nôtres. Telles étaient les larmes que Raphaël offrait au Seigneur pour Tobie. (Tobie, XII, 12.)

Ces larmes font surtout trouver le Christ. Nous le voyons bien au Sépulcre, quand Marie tout en larmes se retournant vit le Seigneur et crut que c'était le jardinier, mais le reconnut dès qu'il parla et qu'il lui dit : Marie ! C'est donc bien vrai : les larmes font trouver Jésus.

La Bien-aimée des Cantiques ne pouvait trouver son Bien-aimé. « Je me lèverai, dit-elle, et je parcourrai la cité, j'irai par les rues et par les places. Les gardes qui veillèrent la nuit me rencontrèrent. A peine les eus-je dépassés que j'ai trouvé celui que mon cœur aime. »

Ces gardes sont les Anges que l'âme dépasse dans sa contemplation, et quand elle les a dépassés, elle trouve le Christ son bien-aimé et celui-ci lui parle, et « voilà que mon âme s'est fondue et liquéfiée dès que mon Bien-aimé m'a parlé. » L'amour, le désir, la possession de l'être aimé font pareillement couler des larmes.

Joseph retrouvant ses frères, dès qu'il les vit, se mit à pleurer. David soupirant après Dieu, comme le cerf altéré soupire après les sources des eaux vives, se nourrit de ses larmes le jour et la nuit, tant qu'il ne l'a point trouvé et qu'on lui répète : « Où est-il donc ton Dieu ? »

Si tu veux, ô âme aimante, monter de cette vallée profonde et basse vers les hauteurs sublimes de Dieu, il faut le faire par les larmes de la dévotion. Que de simples et d'ignorants, grâce aux larmes de leur dévotion, ont de Dieu une connaissance plus profonde que des savants et des lettrés sans dévotion !

* * *

Elle continue ses larmes, la sainte pénitente, dans les grottes

de l
fure
rins
Chri
elle
au j
larm





import
la fois

« Se
qu'on
ajoute
convier
d'ordre.
section
lettre et

(1) D'
Sermo I.,

de la sainte Baume en Provence. De quels sublimes ravissements furent témoins ces rochers qui semblent vouloir les raconter aux pèlerins ! Là, encore, dans ses larmes elle trouvait les Anges et puis le Christ ; car ils venaient, les Anges, la soulever dans les airs, quand elle priait, pour la rapprocher de Celui qui s'était élevé dans les airs au jour de son Ascension glorieuse, et que son âme, purifiée par ses larmes d'amour et de désir, brûlait de rejoindre.

FR. C.-M., O. F. M. (1)



La Maison du Tiers-Ordre à Montréal



BIBLIOTHÈQUE FRANCISCaine

(Suite et fin)



PARLANT de l'organisation d'une Bibliothèque de Tertiaires, le R. P. Gérard, dans ses précieux et nombreux documents relatifs au Tiers-Ordre, propose les dispositions suivantes dont on pourra utilement s'inspirer en pareille matière : « Comme ces Bibliothèques sont spéciales et ne sont pas destinées à devenir très importantes, nous indiquons une organisation qui nous paraît tout à la fois suffisante et commode.

« Selon les matières et les formats, on classe les livres par sections qu'on désigne par une lettre : A, B, etc. Au fur et à mesure qu'on ajoute un nouvel ouvrage, on le classe dans la section à laquelle il convient le mieux, et on désigne chaque volume par un numéro d'ordre. Le volume est rentré dans le catalogue avec la lettre de la section et le numéro du volume qui lui-même est étiqueté de la même lettre et du même numéro.

(1) D'après saint Bonaventure : *Sermones de Sanctis, De S. Maria Magdalena.* Sermo I., pars. II.

« Afin d'éviter le désordre et la confusion, il ne faut permettre à personne de prendre le livre qu'on demande... »

« Cette Bibliothèque sera établie, autant que possible, près du lieu de réunion. La Bibliothèque est ouverte avant et après la réunion mensuelle ; le bibliothécaire ne délivrera qu'un seul volume à la même personne... le volume délivré devra être présenté le mois suivant, lors même qu'on n'en aurait pas terminé la lecture ; le bibliothécaire tiendra note exacte de la sortie et de la rentrée des livres ; on devra prendre le plus grand soin des volumes ; les personnes qui les détérioreraient ou les égareraient se feraient un devoir de les remplacer ».

Avant même que ce sujet fut traité dans le Congrès franciscain de la manière que nos lecteurs ont pu le constater dans le dernier numéro de la *Revue*, les Tertiaires de Montréal avaient leur Bibliothèque, à l'état d'embryon, il est vrai, mais déjà utile et sérieuse, située conjointement avec toutes les œuvres du Tiers-Ordre dont elle fait partie intégrante à la maison Sainte-Elisabeth, Seymour Ave 29. Depuis lors, elle n'a fait que progresser lentement et sûrement. Déjà elle a rendu d'excellents services à de nombreux lecteurs et lectrices assidus. Pour le présent elle ne compte pas moins de 700 volumes dont le catalogue paraîtra incessamment.

Il me suffira de transcrire quelques points du règlement qui la régit, de citer quelques noms d'auteurs et quelques titres d'ouvrages pour montrer qu'elle fonctionne avec ordre et qu'elle est constituée avec goût et avec soin.

Voici d'abord quelques dispositions du règlement : « Les Tertiaires et les Abonnés à la *Revue* ont droit à un abonnement par famille. Pour les autres personnes l'abonnement est de \$ 0.50 par an. Les livres ne doivent pas être gardés plus d'un mois ; on peut cependant renouveler son coupon pour un second mois. Une amende de *un centin* est à payer pour chaque jour de retard... La Bibliothèque est ouverte 1.) le dimanche de 9 à 10 hrs a. m. et de 1 1/2 à 2 1/2 hrs p. m. 2.) le lundi et le vendredi de 4 à 5 hrs p. m. »

Jetons aussi un coup d'œil rapide sur les noms d'auteurs et les titres d'ouvrages qui figurent dans les différentes sections d'Ascétisme, d'Hagiographie, de Méditations, de Biographie, de Mélanges religieux, d'Histoire et de Littérature.

Pour rester fidèle à sa mission et à son but, la Bibliothèque devrait

contenir au premier rang les ouvrages relatifs aux Ordres franciscains, à leurs Règles, à leur esprit, à leur histoire etc. ; donner ensuite la préférence aux traités spirituels ardemment lus par le plus grand nombre de nos lecteurs et lectrices, sans laisser toutefois d'ouvrir ses rayons à l'histoire, voire même un peu à la littérature. Telles sont en effet les sections de notre Bibliothèque et les matières qui les garnissent.

En tête des noms d'auteurs, on voit figurer avec plaisir saint Bonaventure, saint Léonard de Port-Maurice, la séraphique Thérèse, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, qui a si volontiers et si abondamment puisé dans les écrits franciscains ; suivent les auteurs ascétiques et mystiques tels que P. Lombez, P. Simon, P. d'Argentan, Rodriguez, Surin, Saint-Jure, Faber ; les Hagiographes comme le R. P. Frédéric, le P. Léopold de Chérancé, L. de Kerval ; des noms d'écrivains ou d'historiens religieux comme Montalembert, Châteaubriand, Walsh, De Ségur, Lasserre, Barnabé d'Alsace, Casgrain, Fouard, Tassé, enfin des Littérateurs comme Veillot, Raul de Navery, Laure Conan, Ste-Foi, Guérin etc. etc.

Certains ouvrages ne se recommandent pas moins par leurs titres que par leurs auteurs. De ce genre sont : L'esprit du Tiers-Ordre, l'Imitation de saint François, Mois de sainte Claire, Méditations variées ; les Paillettes d'or, la Pratique des vertus ; le Palmier et l'Auréole séraphiques ; sainte Madeleine, sainte Monique et autres ; l'Histoire des Missions franciscaines, les Religieuses franciscaines, les Gloires de la Terre-Sainte etc. etc.

Il va sans dire que l'œuvre de la Bibliothèque n'est pas à son apogée, pas plus qu'aucune des œuvres dont il a été question dans nos articles sur la Maison du Tiers-Ordre ; chacune d'elle est susceptible d'un développement et d'un perfectionnement pour lesquels toute contribution, de quelque nature qu'elle soit, sera reçue avec reconnaissance par les Zélatrices de ces œuvres et par les Fraternités.

On peut en conclure du moins à la vitalité du Tiers-Ordre de Montréal et à l'initiative généreuse de ses membres.

Et maintenant, que nos lecteurs ont fait connaissance avec les différents départements de la Maison du Tiers-Ordre qu'il me soit permis en terminant ce dernier article de formuler deux légitimes souhaits : le premier, c'est que tous nos Tertiaires de Montréal s'intéressent au développement et au perfectionnement de ces diffé-

rentes œuvres, qu'il s'agisse de l'œuvre de la Société, de l'hospice, de l'ouvroir, ou de la bibliothèque dont il vient d'être question ; le second, c'est que nos Tertiaires étrangers à la ville aient les yeux tournés vers cette Maison, la considérant comme leur pied à terre en cas de besoin et le modèle à reproduire dans leur localité, sinon pour tout, du moins pour l'une ou l'autre des œuvres qui y sont accomplies.

FIN

FR. B.-M., O. F. M.



Chronique de la Terre-Sainte



FRA PIETRO

DURANT les 35 dernières années du XIX^e siècle vous auriez demandé un médecin, à Jérusalem, que tout homme, catholique, Turc ou Grec, vous eût infailliblement adressé à *Fra Pietro*.

Ce n'était pas un apothicaire quelconque ou un rebouteur sans études que notre Fra Pietro ; non, cet humble frère convers du Couvent de Saint-Sauveur était une sommité médicale et de plus un apôtre. Il avait compris que dans les missions et surtout en Terre-Sainte, soigner et guérir les corps c'est le moyen d'arriver jusqu'aux âmes, aussi avec quel zèle et quel dévouement savait-il se livrer à son ministère de charité ?

Voici quelques lignes du portrait que traçait de lui, il y a peu d'années, M^{de} Sodar de Vaux, l'auteur des « Splendeurs de la Terre-Sainte. »

Né à Venise, le 20 mai 1823, le jeune Bettini, en religion Fra Pietro, était au début de sa vie religieuse, en 1848, quand Venise eut à subir toutes les horreurs du choléra. Le frère fut envoyé par ses supérieurs en qualité d'aide-infirmier à la caserne San Giorgio transformée en hôpital ; c'est là qu'il inaugura cette carrière de dévouement et de sacrifices où il ne devait plus s'arrêter et qu'il s'initia à cet

apostolat intime et familial, fin supérieure de sa noble mission. Durant une année de tribulations et d'angoisses, il fut admirable auprès des moribonds et ramena à Dieu un grand nombre de pauvres égarés, transformant cet hôpital en un véritable couvent, selon la parole du cardinal Monico qui à la vue d'une telle transformation ne pouvait retenir ses larmes. Après ce beau début, Fra Pietro fit profession au couvent de la Motta dans le Frioul, puis ses supérieurs le renvoyèrent à Venise où durant six ans il se livra brillamment à l'étude de la médecine et de la chirurgie. Le 1er juin 1866, il s'embarqua à Trieste pour la Terre-Sainte.

Les sublimes paroles appliquées pour la première fois au divin Maître peuvent alors résumer les nombreuses années qu'il passa à Jérusalem : « Il a passé en faisant le bien. » Levé dès trois heures du matin, après le temps donné à la prière, Fra Pietro se rend dans la salle des consultations où il reçoit une centaine de malades de tout âge et de toute religion. Il ne distingue pas entre le chrétien et le Turc, le protestant, le schismatique et le Juif ; il ouvre à tous les mêmes bras et le même cœur, parce que derrière la grossière enveloppe, à travers toutes les déformations physiques et morales, il entrevoit invariablement le Dieu qu'il aime.

Il fait ensuite sa tournée en ville, et les malades y sont nombreux, et les maladies y sont souvent hideuses, car la malpropreté des villes orientales engendre de terribles épidémies. Et chaque jour, Frère Pietro fait ainsi, simplement, héroïquement, son devoir. Les Turcs se plaisent à l'appeler le médecin du typhus, tant est grande son habileté à sauver les victimes du terrible fléau.

Après le dîner, le bon Frère renouvelle ses visites en ville comme le matin, et après avoir parcouru la cité en tous sens, dans la poussière et dans la fange, sous le soleil implacable ou sous la pluie torrentielle, la tête découverte, les pieds nus, quand il a monté je ne sais combien de durs et étroits escaliers de pierre qui font ressembler les maisons à de vrais pigeonniers et qu'il rentre épuisé, un peu de repos lui serait bien nécessaire ; or, il n'est pas de nuit qu'il n'est dérangé de son sommeil. La cloche du Frère médecin bien connue des Jérusolymitains retentit souvent pour quelque famille en détresse : sans hésiter, il est debout, fait appeler son drogman et s'élance dans ces innombrables ruelles où l'on ne rencontre que des embûches et des chiens errants. Toute la

cité le tient en honneur et en bénédiction, les Turcs principalement le regardent comme un envoyé céleste et l'environnent du plus profond respect. Le Pacha donne l'exemple : l'appelle-t-il chez lui, il le reçoit avec une déférence marquée ; le rencontre-t-il dans la rue, il arrête son cheval et lui tend la main, témoignage de haute estime dont il est fort avare. Il ne veut pas d'autre médecin ni pour sa personne ni pour sa famille que lui. La mère du Pacha, ayant été guérie par lui, lui a voué une reconnaissance que les années n'ont pu affaiblir.

Un fait par-dessus tout montrera la popularité de Fra Pietro ; en 1868, victime de son dévouement pendant le typhus, il fut lui-même atteint de la contagion. On le crut perdu et la nouvelle en se répandant dans la ville y jeta l'alarme et la consternation à tel point que le Muezzin — fait unique sans doute dans les annales des Turcs — conjura, du haut du Minarèt, les vrais croyants de se rendre à la Mosquée, et de prier pour Abou-el-Hbaleb, le Père de la corde ; et quand on sait le cas que les musulmans font ordinairement des chiens de chrétiens, ce fait paraîtra inouï.

Un document émané du gouverneur de la Palestine rend au saint frère le témoignage suivant :

« Le soussigné Gouverneur général de la Palestine certifie, par les « présentes, que le frère Pierre de l'ordre des Franciscains, a rendu « en sa qualité de médecin d'immenses services à l'humanité, sans « distinction de nationalité et de culte. Cet homme vénérable n'a « cessé depuis son arrivée en Palestine de prodiguer jour et nuit ses « soins aux malades. Je me plais donc moi, chef de la province à « reconnaître ce bienfait, et je considère comme un devoir de lui « adresser l'expression de ma vive gratitude, tant en mon nom per- « sonnel qu'en celui des habitants de cette ville sainte. »

Signé : RAOUF.

Les autorités municipales de Jérusalem lui rendirent un témoignage semblable signé du Cadi, du Mufti et de soixante des principaux Effendis. Le Mufti de la Mosquée d'Omar, historiographe des Musulmans, voulut même que son nom figurât dans ses annales « afin de servir d'enseignement aux générations futures et de susciter des imitateurs. »

En 1866, lors de son arrivée à Jérusalem, Fra Pietro était l'unique médecin européen dans la Ville sainte ; toutefois avec le temps, il en arriva d'autres et bientôt le Frère Pierre eut à subir certains ennuis

de s
ces
doct
d'aoi
spect
gious
Cet e
eut r
lui fa
égalé
duite
La
lui va
chrét
Saint
armes
l'ému
solenn
rière
« Q
qu'un
fil de
de Si
dans r
Or,
servite
tière n
au ciel
lecteur
vécu.

(1) L
renomm

de ses confrères en médecine, jaloux de sa popularité. Convaincu que ces préventions cesseraient, le jour où il obtiendrait son diplôme de docteur, il résolut, pour la gloire de son Ordre, de se présenter, au mois d'août 1887, devant l'Université royale de Naples. (1) L'on vit donc, spectacle sans doute inconnu dans les fastes de la Faculté, un Religieux, âgé de soixante ans, se soumettre à l'examen des étudiants. Cet examen, il le passa aux applaudissements de tous, et après qu'il eut reçu le diplôme de lauréat, un des plus illustres professeurs, en lui faisant don d'un exemplaire de ses œuvres, lui dit : « Vous avez égalé nos jeunes gens par la science ; puisse d'autre part votre conduite leur servir d'exemple ! »

La nouvelle de ce triomphe précéda *Fra Pietro* à Jérusalem, et lui valut, à son retour, une véritable ovation. Hommes, femmes, turcs, chrétiens, se portèrent à sa rencontre. Il fit son entrée dans la Ville-Sainte au milieu des acclamations de la multitude et au bruit des armes à feu, manifestation de la joie populaire. Cette démonstration l'émut de telle sorte qu'il pleura de joie et oublia en ce moment solennel toutes ses fatigues et toutes les peines de sa laborieuse carrière.

« Quel dommage, disaient de lui quelques disciples du prophète, qu'un tel homme soit chrétien ! Lorsque le Seigneur aura tranché le fil de ses jours, ses derniers restes seront transportés sur la montagne de Sion, mais les anges aux ailes d'azur viendront et l'enseveliront dans notre champ de repos. »

Or, le 20 mars dernier, le Seigneur tranchait le fil des jours de son serviteur ; pour sûr, les anges n'ensevelirent point son corps au cimetière musulman, mais son âme, sans doute, ils l'ont déjà transportée au ciel ; toujours est-il que vous comme moi, n'est-il pas vrai, chers lecteurs, devez penser qu'il doit faire bon mourir quand on a ainsi vécu.

A.

(1) La Faculté de médecine de Naples, héritière de celle de Salerne, est la plus renommée de l'Italie.



Nouvelles de Rome

PIE X et le Bx Vianney. — Par un décret de 1905, le Bx Vianney a été proclamé patron des curés français. Le décret s'étend à la France et à toutes les possessions françaises. On attendait cette décision depuis les fêtes de la béatification où le Souverain Pontife avait promis à une délégalation de prêtres français de leur accorder cette faveur. Lui-même est plein d'une tendre dévotion pour le Bienheureux Curé et l'on remarque sur sa table de travail, comme principal ornement, une délicate statuette du Bienheureux.

Le Bx Christophe de Cahors. — Un décret de la S. Congrégation des Rites vient d'approuver et de confirmer le culte rendu de temps immémorial à ce bienheureux. Christophe, né dans la Romagne, fut un des premiers disciples de saint François, qui l'envoya en 1219, comme Provincial, en Aquitaine. Christophe mourut à Cahors, âgé de près de cent ans. Sa sainte mort et les nombreux miracles qui la suivirent lui valurent un culte qui s'est continué jusqu'à la Révolution et qui a été restauré, depuis, par Mgr Enard, évêque de Cahors.

La V. Jeanne d'Arc. — Bien qu'on ne fasse plus autour d'elle le bruit de ces dernières années, cette cause avance toujours. On achève d'examiner à Rome la validité des procès locaux faits sur les quatre miracles attribués à l'intervention de Jeanne d'Arc. Cette validité sera prononcée dans un délai assez bref. La Congrégation des Rites commencera alors l'examen des miracles eux-mêmes.

Les Ursulines. — Le 8 mai dernier, le Souverain Pontife a promulgué en faveur de la Congrégation des Ursulines unies un très important *Motu proprio*. On sait que jusqu'en 1900 les monastères des Ursulines étaient tous indépendants les uns des autres. En 1900, le souffle d'union que Léon XIII communiqua à plusieurs grands Ordres religieux gagna les Ursulines. Les différents monastères furent déclarés libres d'entrer dans une union qui aurait son siège à Rome. Soixante monastères s'agrégèrent à cette *Congrégation des Ursulines unies* qui fut approuvée définitivement avec ses Constitutions par un

—
dé
To
uni
s'ét
très
de l
que
C
juin
trac
à S
audi
la c
gloir
Sain
yeux
laïqu



L
gloire
Dieu.
Voic
du vén
FRÈ
N. S.
Elisab

décret de la S. Cong. des Evêques et Réguliers, le 17 juillet 1903. Tout cela est rappelé dans le *motu proprio*. Pie X ajoute que cette union a déjà produit tant et de si beaux fruits qu'il désire la voir s'étendre à tous les monastères du monde. Dans ce but, il exhorte très vivement les communautés qui sont restées jusqu'ici en dehors de l'Institut à vouloir s'y agréger et il exprime l'espoir que les évêques joindront leurs efforts aux siens pour réaliser cette fin.

Congrès eucharistique. — Le grand événement du mois de juin à Rome sera le Congrès eucharistique. Déjà les programmes sont tracés et les basiliques se décorent. Il y aura de grandes cérémonies à Saint-Jean de Latran, à Saint-Pierre et à Saint-Joachim. Une audience solennelle sera donnée au Congressistes au Vatican, pour la clôture du Congrès. Les Grecs y chanteront en leur langue les gloires de l'Eucharistie et les Bénédictins en chant grégorien. Le Saint Père y prononcera un discours. Le monde entier tourne les yeux vers ce Congrès et on annonce des discours d'orateurs même laïques, renommés.

ROMANUS



Chronique franciscaine



A TRAVERS LE MONDE

Mort du Rme Père Louis de Parme

LA famille franciscaine déplore la perte du Rme Père Louis de Parme, ex-ministre Général de l'Ordre, mort archevêque de Ptolémaïs, le 22 avril dernier. Le Rme Père a attaché son nom à l'unification de l'Ordre des Frères-Mineurs : c'est là une gloire impérissable aux yeux des hommes et *ses œuvres le suivent* devant Dieu.

Voici en quels termes le Rme Père Général annonce à l'Ordre la mort du vénéré prélat et en fait un bref éloge.

FRÈRE DENYS SCHULER, de l'Ordre des Frères-Mineurs de N. S. P. saint François, Ex-Ministre Provincial de la Province Sainte-Elisabeth de Thuringe, Consulteur de la S. Congr. de la Propagande,

Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs et humble serviteur dans le Seigneur.

A tous les Pères, Frères et Sœurs bien-aimés dans le Christ, soumis à son obéissance et servant Dieu par toute la terre, salut, paix, vraie union des cœurs et entière consolation dans le Saint-Esprit.

C'est une bien triste nouvelle que le devoir nous force d'annoncer par les présentes à l'Ordre tout entier ; notre Bien-aimé Père et prédécesseur Louis Canali de Parme, dont la vénérable vieillesse faisait la joie de tous, nous a laissés dans cette vallée de larmes. Pour lui, heureux est-il, goûtant déjà les fruits de ses travaux, comme on peut l'espérer ; mais nous, infortunés, nous avons à pleurer l'un après l'autre les hommes distingués qui furent l'ornement de notre Ordre.

Ce n'est pas le moment de publier la biographie d'un homme si remarquable, nous voulons pourtant rappeler les rares mérites qu'il s'est acquis soit dans la Province de Bologne, soit dans l'Ordre Séraphique.

Après de très brillantes études, un heureux succès au concours fit monter le Père Louis dans les chaires de Philosophie et de Théologie, où, zélé de nos traditions de famille, il mit tous ses soins à pénétrer profondément l'âme des étudiants des enseignements et des exemples du Séraphique Docteur saint Bonaventure. Survint la suppression des Ordres religieux ; c'est avec le plus vif chagrin que force lui fut de dire adieu à sa chaire et à son cloître, pour s'adonner à la prédication et au ministère paroissial. Que pour gagner les âmes à Jésus-Christ il ne s'est épargné nulle fatigue, c'est ce qu'atteste une pierre commémorative érigée dans la paroisse de Sacca, près du Pô, paroisse qu'il dirigea un grand nombre d'années. En 1873, on le retrouve dans son cloître, toujours brûlant du même zèle pour les intérêts de sa famille religieuse. D'abord curé de l'Annonciation de Parme, qui garde encore de nombreux témoignages de son activité, puis Supérieur de sa Province dont par trois fois il est élu ministre, et, chose absolument rare, toujours à l'unanimité des suffrages, il rachète les couvents, en répare les ruines, surveille la discipline et les études, met la main à tout et si bien qu'il mérite d'être salué comme le restaurateur de sa Province.

Au chapitre général de Rome, tenu en 1889, le R. P. Louis de Parme reçoit les honneurs suprêmes du généralat, et le voilà en position d'étendre la sollicitude de son administration paternelle à l'Ordre entier, surtout aux Provinces ravagées par l'injure des temps. Vie régulière affermie ou restaurée, supplications, réprimandes aux supérieurs, faites à temps et à contre-temps, pour les pousser à la correction des abus et à l'établissement d'une vie vraiment franciscaine ; vif intérêt, encouragements, protection et faveurs prodigués aux études et aux travailleurs, rien n'est négligé. Les missions étrangères, qui dépendent de l'Ordre, lui sont chères comme la prune de ses yeux, tandis que sous son

impulsion et au moyen de congrès, le Tiers-Ordre séculier se répand de tous côtés. Notre Père Louis ne devait pas échapper aux misères communes à l'humanité, il connut les épines sur son chemin, mais par un insigne bienfait de la Providence, jamais il n'en sortit pour lui que des roses toujours fraîches.

L'union projetée des quatre familles de l'Ordre le trouva prêt à tous les sacrifices, calme, confiant et témoignant d'une extraordinaire force d'âme. Quoi de plus ? Pour que l'on vit clairement que sa seule ambition était le bien de l'Ordre, aussitôt après l'union, de plein gré et de bon cœur, il résigna sa charge de Ministre-Général et proposa pour son successeur au Souverain Pontife un intime ami, le R. P. Louis Lauer, d'heureuse mémoire.

Le nouveau Ministre le pressait vivement de se fixer à Rome, auprès de lui, en qualité de premier conseiller : " Non, répondit-il, mon devoir est de quitter Rome et de ne m'occuper désormais des affaires de l'Ordre que devant Dieu seul. "

Au couvent de Parme où il se retira, Frères et étrangers, tous grands admirateurs de sa doctrine, de sa prudence, et de son heureux caractère, lui firent l'accueil le plus cordial. Bientôt on le réélut Ministre Provincial et il continua l'exercice de cette charge jusqu'à ce que Léon XIII, d'heureuse mémoire, le nomma malgré ses répugnances Archevêque Titulaire de Ptolémaïs. Plus tard, le mauvais état de sa santé le porta à refuser l'évêché de Reggio, mais l'année dernière, sur l'ordre du pape, il fit la visite canonique des diocèses de Milan, Côme et Laus.

Frappé d'apoplexie, le vendredi-saint après l'office des Matines solennelles, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur la nuit suivante, vers trois heures, à l'âge de 69 ans, dont 53 de vie religieuse et 47 de sacerdoce.

Nous avons la ferme confiance que notre Bien-aimé Père Louis se réjouit déjà avec le Christ, car en tout et partout il s'est montré pieux, bon et fidèle serviteur du Seigneur ; cependant, comme il arrive que la justice divine trouve des taches jusque dans ses anges, nous ordonnons ce qui suit pour le soulagement de son âme. Chaque prêtre devra dire une messe, chaque couvent en chantera une solennelle avec le grand Office des morts, les Frères clercs et laïcs appliqueront deux couronnes et deux stations.

Après vous avoir fait la communication qui précède, Vénérables Pères et bien-aimés Frères, nous avons recours à votre charité et vous exhortons vivement à prier pour N. S. P. le Pape Pie X glorieusement régnant, pour la sainte Eglise de Dieu, pour les besoins de l'Ordre et aussi pour nous qui, très amoureux, vous accordons à tous la bénédiction sérénique, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Donné en notre couvent de Pérouse, le 7 mai 1905.

FR. DENYS SCHULER, Ministre Général.

CANADA

Fraternité Saint-Joseph (Montréal)

LE mercredi 17 mai, ont eu lieu les élections régulières pour le Discrétoire de la Fraternité Saint-Joseph, et à la réunion suivante du nouveau Discrétoire ont été choisis les nouveaux officiers de la Fraternité. En voici le résultat.

Frère Ministre : M. J.-A. Derôme ; Assistant : M. Jos. Cadieux qui est également maître des novices ; Secrétaire : M. Amédée Chauret ; Trésorier : M. Guillaume Ruelland ; Infirmier : Dr Zotique Laroche ; Portier : M. François-Xavier Desrivières ; autres Discrets : MM. Evangéliste Bédard, J.-U. Béliveau, Euchariste Haumont, Martin Boucher, Maurice Boisvert, Alphonse Reed, Alfred Lacroix, Joseph Ledoux.

En dehors du Discrétoire ont été nommés les Frères suivants : Lecteurs : Jos. Ledoux et Charles Courval ; Maître de chapelle : Henri Bertrand ; Organiste : L.-O. Gariépy ; 1er Cérémoniaire : Georges Pichette.

On a choisi également des Assistants, pour ces différentes charges, et bon nombre de zélateurs. Le R. P. Gardien a exprimé l'espoir que, par ce renouvellement des charges, un nouvel essor serait donné à la Fraternité laquelle se recrutant dans les paroisses du centre de la ville a besoin de faire effort pour se tenir au niveau des deux autres Fraternités de Frères.

Fraternité de Sainte-Anne des Plaines

LES 4, 5, 6 juin, nos Fraternités de Sœurs et de Frères ont eu le bonheur d'avoir la visite canonique. C'est le R. P. Raymond, du Couvent de Montréal, qui est venu la faire.

Dans le cours des visites qui nous sont données chaque année, l'explication plus détaillée des obligations des Tertiaires a pour effet de nous raffermir dans nos résolutions et de nous faire prendre courage pour accomplir fidèlement tous les points de la Règle ; fidélité qui nous mène sûrement dans la voie de la perfection chrétienne. Nous comprenons mieux alors que le vrai Tertiaire est un soldat toujours prêt au sacrifice des petites jouissances de la vie, pour travailler à la gloire de Dieu. Sachons nous mortifier, nous renoncer et disons : "Comme saint François, embrassons la Croix."

Le dernier jour de notre retraite, nos Fraternités ont eu le bonheur de voir s'enrôler 42 novices : 28 Sœurs et 14 Frères qui ont répondu aux invitations pressantes du Père Visiteur. Il y eut communion générale ; c'était vraiment édifiant de voir la piété qui régnait partout. Pendant l'action de grâces, le Révérend Père s'est fait notre interprète auprès de Jésus-Hostie pour offrir amour, honneur et gloire à ce bon Jésus du Tabernacle. Oui,

ô Bo
rer le
Ain
fruits

A v
t

leur z

Mont

R. P.

pour l

• Du

zèle et

Sai

Visite

Du

tait la

clôture

mes.

Aux

la visit

parfait

de jeur

L'élan

veaux

Que sa

tôt la

pour le

T

à peine

je dirais

ô Bon Sauveur, nous voulons vous aimer, et vous aimer encore, pour réparer le passé, et l'avenir sera pour vous.

Ainsi s'est terminée notre petite retraite qui, nous l'espérons, portera des fruits. Chacun s'est retiré en répétant dans son cœur ce doux refrain :

De François notre Père
Imitons les vertus
Pour passer de la terre
Au séjour des élus.

SÉCRÉTAIRE.

Visites de Fraternités

Avec le printemps, la Visite des Fraternités a continué sa marche et de tous côtés les Pères s'en vont encourager les Tertiaires et réveiller leur zèle. Du 16 au 19 avril, pendant la Semaine Sainte, *Bordeaux* près Montréal voyait se grouper ses Tertiaires, isolés jusqu'alors, autour du R. P. Mathieu qui les encouragea grandement en leur faisant entrevoir pour bientôt l'érection d'une Fraternité

Du 11 au 14 mai, le même Père était à l'*Acadie* où il a pu admirer le zèle et la ferveur des Tertiaires. Il y eut 2 prises d'habit et 7 professions.

Saint-Constant, du 4 au 7 juin, eut également la faveur de la Sainte Visite faite par le R. P. Mathieu.

Du 28 mai au 1er juin, le R. P. Lucien, du couvent de Montréal visitait la Fraternité de Saint-Jean Chrysostôme (Co. de Châteauguay) et y clôturait les exercices par une prise d'habit de 15 postulants dont 4 hommes.

Aux *Trois-Rivières*, du 28 mai au 1er juin, inclus, les Frères ont eu la visite du R. P. Gaston. Les exercices, surtout ceux du soir, ont été parfaitement suivis par tous les Frères et par un grand nombre d'hommes et de jeunes gens que saint François enrôlera bientôt sous sa bannière sainte. L'élan est donné, déjà à la cérémonie de clôture plus de cinquante nouveaux membres ont reçu le saint Habit, commençant ainsi leur Noviciat. Que saint François bénisse les efforts communs tentés en ce sens, et bientôt la Fraternité des Frères pourra rivaliser avec celles des Soeurs et pour le nombre et pour la qualité !

ÉTATS-UNIS

Taftville, Connecticut

TAFT, comme l'on dit dans les environs, est situé au fond d'une verdoyante vallée. Il est entouré presque complètement, comme d'un immense amphithéâtre, par des collines boisées. Le voyageur est à peine descendu des chars, qu'il est frappé par l'aspect calme, propre et je dirais même coquet, du village.

Une sorte de symétrie a présidé à la construction des résidences où demeurent plus de 2500 citoyens. Une paix délicieuse semble régner chez ces braves gens, dont la principale occupation est l'industrie du coton et de la soie.

D'immenses usines les reçoivent, chaque jour, et leur offrent avec des gages sérieux, un travail intéressant, bien que pénible, et qui ne manque jamais.

Les visages des travailleurs respirent l'honnêteté et le vrai bonheur familial. Le ciel qui paraît sourire dans la physionomie des nombreux petits enfants, bénit visiblement les ouvriers qui savent si bien donner à Dieu ce qui lui revient et à l'homme ce qu'ils lui doivent de travail et de dévouement.

C'est dans cette charmante paroisse, un des principaux centres canadiens français, que furent appelés nos Pères de Montréal.

Pour la première fois, des Franciscains, de langue française, étaient invités à évangéliser cette contrée ; ils remplirent leur devoir, et Dieu bénit visiblement leurs généreux efforts.

Chaque matin des 15 jours que dura la grande mission, l'immense majorité des femmes et des jeunes filles durant la première semaine, et des hommes et des jeunes gens, durant la seconde, étaient réunis, dès 4½ h., pour le chemin de la croix, la sainte messe et l'instruction familière qui leur était adressée.

Avec quelle joie l'on voyait ces chrétiens venir nombreux, par tous les temps, se retremper dans la prière et la doctrine catholique, avant d'entreprendre leur rude journée.

Le soir, à 7½ h., l'église devenait presque trop petite pour l'assistance pressée et recueillie, si avide de la parole du bon Dieu.

Les deux Pères missionnaires l'ont déclaré : c'est avec édification pour eux-mêmes qu'ils ont travaillé dans cette paroisse, si bien préparée par le zèle d'un bon et prudent pasteur, le Rév. M. O'Keefe et celui de son dévoué collaborateur, le Rév. M. Bellerose.

Les faits ont convaincu tout le monde que saint François d'Assise, lui aussi, avait préparé, dans ce village, l'établissement d'un centre pour sa famille séraphique. Deux fois il fut question du Tiers-Ordre, et avec la sage lenteur de gens qui réfléchissent, les citoyens de Taftville ont offert au bon Dieu la preuve de leur bonne volonté, et celle de leur profonde piété.

Ce fut, en effet, avec une joie émue que les Pères recueillirent 215 noms de personnes demandant le saint habit de la pénitence.

Le lundi, lendemain de la clôture solennelle de la mission, 155 femmes et 60 hommes, entourés d'une foule emplissant l'église, reçurent des mains des Missionnaires la livrée du Séraphin d'Assise. Les prêtres de la paroisse donnèrent l'exemple et ce fut un moment plein d'émotion que

celu
tres
et le
Pl
cher
mûr
Dieu
à leu
Qu
de T
ce fi
pour
péch

BE
par
prépa
avaie
l'œuv
tiaire
couve
lieu u
jours
part
depuis
sembi
taient
la vêt

A l
l'une
pour
ment
Fra
Lepir
André
Fra
Matte
Mde
M. Bo
mon
Préfor

celui où les Pères purent compter parmi leurs frères en religion, ces prêtres déjà leurs amis par l'exquise courtoisie de leur généreuse hospitalité, et leurs frères par le sacerdoce.

Plus de 300 noms furent inscrits dans les registres de l'association du chemin de croix perpétuel. Nous espérons que toutes ces personnes, après mûre réflexion, augmenteront les rangs des enfants de François. Au bon Dieu de les toucher ; les âmes du Purgatoire les aideront de leurs prières, à leur entrée près du bon Jésus, dans le ciel.

Que le Seigneur soit donc trois fois béni du bien opéré dans la paroisse de Taftville ! Que ce bien dure, grandisse, se perfectionne de plus en plus : ce fut le vœu des Missionnaires ; tous, ici, en désirent la réalisation, pour la gloire de Dieu, la persévérance des justes, la conversion des pécheurs, et l'épanouissement des œuvres franciscaines. UN TÉMOIN.

Woonsocket, R.-I.

BELLE semaine que celle de l'Ascension pour le Tiers-Ordre à Woonsocket ! L'an dernier, à l'occasion des retraites paroissiales prêchées par nos Pères, la semence avait été jetée, et le terrain étant bon et bien préparé, elle n'avait pas eu de mal à y pousser. 39 hommes et 110 femmes avaient revêtu les livrées séraphiques. L'heure était venue d'achever l'œuvre commencée et de grouper en Fraternités régulières tous ces Tertiaires qui le désiraient ardemment. Ce fut le P. Amé, Franciscain, du couvent de Montréal, qui en fut chargé. Le lundi 29 mai, au soir, avait lieu une première réunion à laquelle tout notre monde assistait, et les trois jours suivants, la retraite et la visite se continuaient avec grand élan de la part de nos chers Tertiaires qui s'y rendaient comme à une fête attendue depuis longtemps. Le soir de l'Ascension, en présence de la paroisse rassemblée à l'occasion de la fête du jour, les novices de l'an dernier émettaient leur profession et une vingtaine de nouvelles recrues faisaient par la vêtue leur entrée dans la famille séraphique.

A la même réunion, deux Fraternités étaient érigées canoniquement, l'une pour les frères sous le vocable de Saint François d'Assise, et l'autre pour les Sœurs sous celui de Sainte Elisabeth de Hongrie. Immédiatement après, les discrétaires étaient constitués et proclamés ainsi qu'il suit :

Fraternité Saint-François d'Assise : Frère Ministre : M. François Lepire ; Assistant : M. Joseph Massicotte ; Discrets : MM. M. Limard, André Lamoureux, Augustin Gobeille, Joseph Lussier et Pierre Péloquin.

Fraternité Sainte-Elisabeth de Hongrie : Présidente : Mde Arthur Matte ; Assistante : Mde Edouard Beauchemin ; Maîtresse des novices : Mde Stanislas Brien ; Secrétaire : Mlle Azilda Joly ; Trésorière : Mlle M. Boisvert ; Conseillères : Mdes Moïse Laforest, Simon Moreau, Salomon Breault, Mlle Céline Garneau, Mde Decelles et Mlle Bernadette Préfontaine.

Ce sont là des jours qui comptent dans une paroisse et nous avons la ferme confiance que, avec les soins dévoués qui sont assurés à ces Fraternités naissantes, on ne tardera pas à s'apercevoir de ce que le Tiers-Ordre bien dirigé peut dans une population pour la conservation et le développement de la vie et de la piété chrétiennes.

Courage ! chers Tertiaires ! Soyez fidèles à vos engagements ! Ils vous coûteront certainement des efforts, parfois même de réels sacrifices ! mais saint François sera avec vous pour vous aider, et Dieu, lui, saura bien vous récompenser de tout ce que vous aurez fait pour sa gloire et son amour. X.

Saint-Roch de Fall-River

Il y a un peu plus d'un an, la paroisse de Saint-Roch de Fall-River eut la consolation de voir le R. P. Marie-Raymond, ériger le Tiers-Ordre de saint François, en Fraternité sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue. Cette année, après une fervente retraite, le Révérend Père fit la visite canonique. Nous eûmes prise d'habit et profession. Le nombre des professes est maintenant de 131 et celui des novices 30.

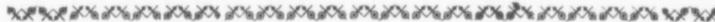
Espérons, que par la protection de notre Séraphique Père, notre Fraternité va prendre un nouvel élan, et contribuer à l'avancement spirituel de notre paroisse.

SECRÉTAIRE.



LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL



Le Naufrage

Nous avons laissé notre Récollet à Québec, muni de son obéissance pour la France. Il attendit dans le calme de son couvent une occasion favorable pour entreprendre le voyage. Une première se présenta, avec le départ du vaisseau *Le Héros* ; il ne crut pas devoir en profiter. Une autre lui « fut offerte par le Sieur de Frêneuse, Canadien, issu de la noble famille des d'Amours ; la liaison qui était entre nous me fit accepter son offre avec plaisir, et je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avait faite de lui servir d'aumônier. C'était un très galant homme, qu'une expérience de quarante-six ans avait rendu

très
Fran
leur
men
et ar
L'
tout
rema
leur
quatr
Le
saiso
de no
Renon
havre
de l'il
Le lei
cont
Saint
avoir
sanctu
lard.
passer
jour-là
nous
attire
main,
qui co
n'avait
Renon
coup e
à la Pr
voile j
un pe
malign
avait t

(1).

très habile dans la navigation ; et Messieurs Pacaud, trésoriers de France et armateurs à la Rochelle, n'avaient pas cru pouvoir confier leur navire, appelé *La Renommée*, en de meilleures mains. Ce bâtiment était neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cents tonneaux, et armé de quatorze pièces de canons. » (1)

L'expérience du commandant, la valeur, la solidité du bâtiment, tout faisait espérer un heureux voyage ; aussi le P. Crespel fait-il remarquer que plusieurs messieurs demandèrent, pour leur sûreté et leur agrément, à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce vaisseau. »

Le 3 de novembre 1736, on leva l'ancre et l'on mit à la voile. La saison était donc avancée et, d'après une statistique, c'est dans le mois de novembre que l'île d'Anticosti a vu le plus de naufrages. Avec *La Renommée* vogaient plusieurs autres navires. Ils mouillèrent tous au havre, sûr et bien abrité, appelé *trou Saint-Patrice*, sur le côté sud de l'île d'Orléans ; « à trois lieues de Québec, » dit le Père Crespel. Le lendemain 4 novembre, ils revinrent un peu sur leurs pas pour contourner la pointe sud de l'île et entrèrent dans le chenal nord du Saint-Laurent, bientôt ils atteignaient la pointe nord de l'île, après avoir sans doute salué en passant la bonne Sainte Anne dans son sanctuaire de la côte de Beaupré. Ils jettèrent l'ancre au cap Mailard. En étant repartis le lendemain, « nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour-là, et nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit. Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce *Gouffre* sans danger, avec le Sr Veillon, qui commandait un brigantin pour la Martinique et qui, comme nous, n'avait pu le passer la veille. » Ce contretemps avait séparé *La Renommée* des autres navires, qui passèrent le *Gouffre* du premier coup et continuèrent leur route. Après s'être arrêtés, encore une fois, à la Prairie, près de l'île aux Coudres, nos voyageurs remirent à la voile jusqu'à l'île aux Lièvres, et de là jusqu'à Matane « où il s'éleva un petit vent du nord, dont notre capitaine, qui en connaissait la malignité, surtout dans la saison où nous étions, nous avoua qu'il y avait tout à craindre. » (2)

(1). Lettre III° (2) Lettre III°

On était au 7 novembre. A cette date commencent les péripéties émouvantes du naufrage du Père Crespel. Nous l'avons vu écrire à son frère de « préparer son cœur à l'attendrissement et à la tristesse. » Tels sont en effet les deux principaux sentiments qui envahissent l'âme en parcourant le récit de notre Récollet ; sentiment de tristesse à la vue des innombrables misères qui assaillent les naufragés dans l'île déserte d'Anticosti, sentiment d'attendrissement et de compassion pour ces malheureux qu'une mort cruelle emportera presque tous après des souffrances indicibles. Le naufrage de *La Renommée* est « le plus lamentable », dit Mr Grégory (1) de ceux qui sont arrivés à Anticosti ; avant lui, Faucher de Saint-Maurice avait écrit : « C'est peut-être une des plus navrantes légendes de l'île. » (2)

La narration du Père Crespel est certainement si vraie, qu'il serait pour le moins téméraire de vouloir lui substituer un récit qui n'aurait jamais les couleurs vives de l'original. Nous laisserons donc, plus souvent encore que précédemment, la plume à celui qui nous représentera les diverses scènes de ce drame d'autant plus vivement qu'il les aura vécues dans toute leur cruelle réalité. (3)

Prévoyant donc ce danger, le capitaine « jugea à propos de relâcher pour trouver un mouillage, c'est-à-dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la tempête qui nous menaçait. Peu de temps après, les vents nous obligèrent à virer de bord, et le lendemain, onze du mois, vers huit heures du soir, ils se jetèrent au nord-nord-est, au nord-est, à l'est-nord-est, à l'est, enfin jusqu'au sud-sud-est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce temps nous louvoyâmes le long de l'île Anticosti, les ris pris dans nos huniers ; (4) mais dès que les vents eurent sauté au sud-sud-ouest nous gouvernâmes sur le compas au sud-est quart-d'est et au sud-est jusqu'au quatorze, matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire côte, mais nous échouâmes à un quart de lieue de terre, sur la pointe d'une batture de roches plates, éloignée d'environ huit lieues de la pointe méridionale de l'île Anticosti.

(1) *En racontant*, p. 163— par M. J.-W. Grégory, chef du bureau du ministère de la marine à Québec. — 1886. (2) *De tribord à babord*, p. 89.

(3) Nous respecterons même d'ordinaire son orthographe aujourd'hui démodée.

(4) Prendre un ris c'est raccourcir la voile quand le vent est trop fort, en la ramassant auprès de la vergue, ou pièce de bois longue et ronde attachée en travers des mâts d'un navire pour soutenir les voiles,

« Les coups de talon que notre navire donnait étaient si fréquents, que nous craignions à chaque minute de le voir ouvrir sous nos pieds. Il fallait que le temps fut bien mauvais et que les matelots désespérassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture et les voiles, (1) quoique la fatigue qu'ils causaient à notre bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entrant avec abondance ; la crainte avait ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens ; et le désordre général semblait nous annoncer notre mort.

« Sans notre canonier, notre situation serait devenue bien plus affreuse ; il courut à la soûte au biscuit, et, quoique l'eau y fût déjà, il en jeta pourtant une partie en entre-pont ; il pensa aussi que quelques fusils, un baril de poudre et une caisse de gargousses nous deviendraient nécessaires en cas que nous échappassions au danger ; c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les hauts ; sa précaution ne fut pas inutile . . . La mer était aussi forte que le vent, ni l'un ni l'autre ne diminuaient ; les vagues avaient emporté notre gouvernail, et nous fûmes obligés de couper notre mâ d'artimon (2) pour le jeter à babord ; nous mîmes ensuite notre canot à la mer, en prenant toutefois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé et brisé contre le navire ; la vue de la mort et l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde, et quoique nous fusions sûrs d'être malheureux dans cette île inhabitée, du moins pendant plusieurs mois, chacun de nous croyait gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

« Après avoir mis notre canot à la mer, nous suspendîmes la chaloupe aux palans (3), afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avions et gagner bien vite le large . . . mais c'est en vain que les hommes s'appuient sur leur prudence ; lorsque Dieu veut appesantir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles. Nous entrâmes dans la chaloupe au nombre de vingt personnes, et dans l'instant la boucle du palan de devant manqua ; jugez de notre état : la chaloupe resta suspendue par derrière, et de ceux qui étaient dedans plusieurs

(1) Baisser les mâts et serrer les voiles pour laisser au vent moins de prise sur le navire.

(2) Le mâ de l'arrière, le plus petit ou le troisième d'un grand bâtiment.

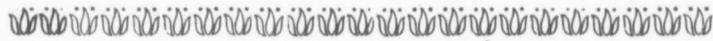
(3) Assemblage de poulies et de cordages au moyen desquels on descend une chaloupe à l'eau.

tombèrent dans la mer, d'autres restèrent attachés aux barres, et quelques-uns, par le moyen des cordages qui pendaient le long du navire, remontèrent dans le bord.

«Le capitaine voyant ce désastre fit couper ou filer le palan de derrière, et la chaloupe étant revenue à sa tonture, (1) je me rejetai dedans pour sauver MM. Lévêque et Dufrenais qui étaient près d'être noyés. Pendant ce temps, la mer maltraita si fort notre chaloupe, que l'eau y entra de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluie continue, une mer en fureur et dans son reflux ; que pouvions-nous espérer qu'une fin prochaine ? Nous fîmes pourtant nos efforts pour gagner le large ; une partie jetait l'eau, un aviron nous servait de gouvernail, tout nous manquait ou nous était contraire, et pour comble de malheur deux vagues qui nous couvrirent nous donnèrent de l'eau jusqu'aux genoux ; une troisième aurait infailliblement fait fondre notre chaloupe sous nos pieds ; nos forces diminuaient à mesure qu'elles nous devenaient plus nécessaires, nous avançons peu et nous craignons avec raison que notre chaloupe ne fut pleine d'eau avant que nous pussions toucher terre. La pluie nous empêchait de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voyions nous paraissait fort escarpé, ou plutôt nous ne voyions que la mort.»

(A suivre.)

FR. ODORIC-MARIE, O. F. M.



Lettre de Québec

Notre-Dame de Québec,
Couvent des SS. Stigmates, 10 juin 1905.

Bien chers Lecteurs,

LA date du 20 mai 1905 restera mémorable dans l'histoire de notre Couvent : gravée sur la pierre angulaire de notre nouvelle chapelle, elle dira à la postérité qu'en ce jour la main du Pontife posa, avec les bénédictions de l'Eglise, ce fondement de la chapelle des SS. Stigmates de N. S. P. S. François à Québec.

(1) Equilibre.

L
nous
pour
que
circo
sacri
seign
chape
les a
des t
de Sa
ter no
ciscai
Un
Dieu
Mons
de ces
phéno
... qu
mière
une é
conver
A 7
seigne
c'était
tère.
Bien
premiè
vent fr
dernièr
avant
mença
C'est
male L
une exh
de saint
Christ,
est deve

La semaine avait été pluvieuse, retardant les travaux au point que nous nous demandions si nous serions prêts pour la cérémonie, et pourtant on ne pouvait remettre à plus tard, Monseigneur l'Archevêque partant le surlendemain, 22 mai, pour la visite pastorale. Cette circonstance nous a obligés de précipiter un peu les événements et de sacrifier la splendeur extérieure de la fête au bonheur de voir Monseigneur l'Archevêque poser lui-même cette pierre angulaire de notre chapelle. Nous savions bien qu'en fixant notre fête à un dimanche les amis de saint François seraient accourus nombreux, mais l'état des travaux ne permettant pas de devancer la cérémonie, le départ de Sa Grandeur ne permettant pas de la reculer, nous avons dû arrêter notre choix au 20 mai, fête de saint Bernardin de Siennes, Franciscain et grand propagateur du culte du saint nom de Jésus.

Un ami de l'Ordre nous avait promis la pluie, si vraiment le Bon Dieu nous aimait ! L'épreuve étant le signe de l'amour. Le cher Monsieur a eu la démonstration qu'il voulait ; car nous avons eu une de ces semaines que les Québécois appellent « les grandes mers » phénomène météorologique qui se produit à Québec, chaque fois... qu'il pleut longtemps. Toutefois il fallait que la pose de la *Première Pierre* se fit, le bon Dieu le savait bien, aussi nous donna-t-il une éclaircie juste suffisante pour faire la cérémonie avec la dignité convenable.

A 7 hrs du soir, la cloche du couvent annonçait l'arrivée de Monseigneur l'Archevêque ; toutes les maisons voisines étaient pavoisées, c'était une fête pour le petit village qui se groupe autour du monastère.

Bientôt après sortit, par une porte du cloître qui s'ouvrait pour la première fois, la longue file de religieux précédant le Prélat et sous le vent froid et humide qui souffle le soir des journées pluvieuses, aux dernières lueurs du soleil qui perçaient par les déchirures des nuages avant de disparaître complètement derrière les Laurentides, commença la solennelle bénédiction de la Pierre.

C'est d'abord M. l'abbé T.-G. Rouleau, Principal de l'École Normale Laval qui du haut d'une estrade improvisée adresse au peuple une exhortation vibrante et chaude, que dictent l'admiration et l'amour de saint François. Le Pauvre d'Assise a imité Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout dans son humilité et sa pauvreté. Cette vie séraphique est devenue la Règle des Frères-Mineurs, elle a été le principe de la

régénération du XIII^e siècle. Le prédicateur a bien voulu exprimer ses espérances et nous dire que la présence des fils de saint François vivant de cette vie de l'Évangile renouvellerait encore la société moderne affligée des mêmes maux que le moyen-âge. Puissent toutes ses espérances se réaliser ! Que les petits et les faibles trouvent toujours dans les Frères-Mineurs des consolateurs et des modèles ; que les humbles et les pauvres trouvent dans leurs exemples et dans leur genre de vie un réconfort à leurs misères et l'anoblissement de leur pauvreté !

La cérémonie sainte commence. Le Pontife bénit et consacre de ses prières cette pierre qui, jusqu'ici matière inerte, va devenir l'emblème du Christ Jésus qui est la Pierre fondamentale de l'Église de Dieu. Les Psaumes sont récités en chœur par les religieux. Cette psalmodie douce et grave qui se module en plein air sous la brise du soir produit un pénétrant effet.

Les dernières clartés du jour baissent de plus en plus et les rites sacrés semblent revêtir plus de mystère. Mais un éclair illumine soudain la façade du Couvent et change cette demi-obscurité en un jour éclatant. Cette lumière nous vient de la Croix, qui à bon droit domine tout, n'est-ce pas elle que nos Pères sont venus arborer sur cette terre canadienne ? elle nous vient du monogramme du Saint Nom de Jésus qui nous rappelle saint Bernardin de Sienne dont nous célébrons la fête ; elle nous vient du monogramme de N. S. P. S. François à qui l'Église doit être consacrée ; enfin deux dates brillent d'un vif éclat : 1615, l'année de l'arrivée des Récollets au Canada, 1905 où nous posons la première pierre de la nouvelle chapelle. Au milieu des monceaux de pierres, dans un enchevêtrement de profondes fosses creusées pour recevoir les fondements s'élève une majestueuse croix plus radieuse et plus brillante encore que tous les autres décors : c'est à la place de cette croix, bénite par Mgr l'Archevêque, que s'élèvera le Maître Autel où l'Agneau de Dieu s'immolera tous les jours.

Nous devons remercier en passant la Compagnie électrique Montmorency, qui a bien voulu nous fournir gracieusement le courant électrique, MM. Matte et Vézina qui nous ont prêté les appareils, et surtout M. Alfred Falardeau qui a été l'organisateur habile et dévoué de cette brillante illumination. Elle avait son cachet franciscain, elle était toute de charité. Jusqu'à dix heures ces lettres, ces chiffres, ces

croix
vont
table.

La
qui on
ses bi

Pui
chacun
auront
du Co

Sa
bénédi
du cie
pluie d
Il nous

L'ac
teurs,
avoir s

AB ER
A

R. A.

croix ont répandu leurs feux multiples sur les matériaux épars qui vont bien vite s'étagér pour former un temple à la Lumière véritable.

La cérémonie s'achève. C'est le *Veni Creator* en chant grégorien qui ondule en neumes gracieux et invite l'Esprit Créateur à répandre ses bienfaits sur la construction nouvelle.

Puis Mgr l'Archevêque frappe le coup de marteau traditionnel que chacun tiendra à honneur de frapper après lui. Marteau et truelle auront leur histoire, ils ont déjà servi à la pose de la première pierre du Couvent.

Sa Grandeur rentre alors dans la petite chapelle pour donner la bénédiction du Très Saint Sacrement, pendant que, au dehors, les nues du ciel, libres enfin et fatiguées d'une contrainte imposée, éclatent en pluie d'orage. Dieu avait mis pour nous un instant de sérénité au Ciel. Il nous aime !

L'acte dressé en cette circonstance intéressera peut-être nos lecteurs, il est au moins digne de passer à l'histoire et à ce titre il doit avoir sa place ici.

D. O. M.

ANNO A PARTU VIRGINEO MCMV

A FUNDATIONE PRIMÆ MINOR. QUEBECENS. ECCLESIE

SUB TIT. IMMAC. CONCEPT. AN. CCXC

AB ERECTIONE ALTERIUS SUB TIT. SAB MARIÆ ANGELOR. AN. CCLXXXVI

A TERTILE CONSTRUCTIONE SUB TIT. S. ANT. PATAV. CCXXX

AB HUIUS PER IGNEM CONSUMPTIONE AN. CIX

XTI IN TERRIS VICARIO SS^{mo} D. PIO X

ORDINEM REGENTE R^{mo} P. DIONYSIO SCHULER

R. A. P. LEONARDO HENNION PROVINCIÆ FRANCIÆ MODERATORE

CONVENTUS GUARDIANO V. A. P. ANGELO MARIA HIRAL

REGNANTE ANGLIÆ REGE EDUARDO VII

DIE XX VENSIS MARIANI

AUSPICE INCLVTO S^{mi} NOMINIS JESU PRÆCONE

DIVO BERNARDINO

IN HONOREM UNIUS TRINIQUE DEI

HUIUS SANCTI TEMPLI

VULNERIBUS DICATI CONCRUCIFIXI PARENTIS B. FRANCISCI

QUI

FILIIS AEDIS SACRAS ERECTURIS

MIRANDUM IN MODUM ADFUIT

R^{mo} AC ILLUST^{mo} DD LUDOVICUS NAZ. BEGIN

HUIUS ARCHIDIOCESEOS PASTOR ZELANTISSIMUS

QUEM III^a REGULA FILIUM TUETUR
 PATER SERAPHICUS
 EXORATO PRIUS SUMMO ANGULARI LAPIDE
 X^{to} JESU
 INVOCATA IMMAC. ORDINIS PATRONA
 PRIMARIUM LAPIDEM
 DEVOTISSIME
 POSUIT.

Nous traduisons pour nos lecteurs :

Au Dieu très bon et très haut.

L'an 1905^e de l'Enfantement de la Vierge;

Le 290^e de la Fondation à Québec de la première Eglise Franciscaine

Sous le vocable de l'Immaculée Conception ;

Le 286^e de l'érection d'une seconde Eglise sous le vocable de

Sainte Marie-des-Anges ;

Le 230^e de la construction de la troisième, sous le vocable de

Saint Antoine-de-Padoue ;

Le 109^e de l'incendie de cette dernière.

Notre Très-Saint Seigneur Pie X étant Vicaire du Christ en ce monde ;

Le Révérendissime Père Denis Schuler Ministre Général de l'Ordre ;

Le Très Révérend Père Léonard Hennion Ministre de la Province de France ;

Le Révérend Père Ange-Marie Hiral, garouien du Couvent.

S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre, régnant.

Le vingtième jour du mois de Marie,

En la fête de l'illustre héraut du Nom Sacré de Jésus

Saint Bernardin,

A l'honneur de la Très-Sainte et indivisible Trinité.

DE CE SAINT TEMPLE

Dédié aux Stigmates de Notre Père le Bienheureux François,

Crucifié avec le Christ,

Dont la merveilleuse assistance

A secondé ses fils dans l'érection de cette église ;

Le Révme et Illme Seigneur **LOUIS NAZAIRE BÉGIN**,

Pasteur très-zélé de cet Archidiocèse,

Fils du séraphique Père

Par sa profession de la Troisième Règle,

Ayant prié la suprême Pierre Angulaire

Le Christ Jésus,

Et invoqué l'Immaculée Patronne de l'ordre

A POSÉ

TRÈS DÉVOTEMENT

LA PREMIÈRE PIERRE.

Cet acte est écrit sur un parchemin richement et artistiquement enluminé, il porte au verso les nombreuses signatures des principaux témoins de la cérémonie.

Un autre parchemin tout aussi délicatement travaillé adresse à Notre-Seigneur, souvent figuré dans nos saints livres par la pierre, les prières suivantes :

CHRISTE JESU, qui es omnis ædificii spiritualis LAPIS ANGULARIS et totius Universi Princeps Fundamentum, Tibi quæsumus, superædificemur, atque in Te fundati maneamus in æternum. Amen.

CHRISTE JESU qui es Spirituality Petra de qua bibebant errantes in deserto; ex Te, oramus, fideles hoc templum intrantes, bibant aquas salientes in vitam æternam. Amen.

CHRISTE JESU, qui es impiis LAPIS OFFENSIONIS ET PETRA SCANDALI, Te supplices exoramus ut impios huc forte intrantes, non conteras Justus Deus; sed converte eos ad Te, misericors et piissime Salvator, ut diligant Te et vivant in æternum. Amen.

C'est-à-dire en français :

Christ Jésus, Pierre Angulaire de tout édifice spirituel, et de l'univers entier premier Fondement, nous vous prions, afin qu'édifiés sur Vous, en Vous nous demeurions fondés éternellement. Ainsi soit-il.

Christ Jésus, Rocher Spirituel dont buvait votre peuple errant au désert : nous vous en prions, que vos fidèles entrant dans ce Temple, boivent de Vous les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Christ Jésus, aux impies Pierre d'achoppement et de scandale, nous vous supplions : que votre justice n'écrase pas les pécheurs rebelles qui entreront ici : mais convertissez-les, ô Sauveur infiniment bon et miséricordieux, afin que vous aimant, ils aient la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ce jour du 20 mai, au soir si beau, nous avait apporté une autre joie, celle de l'heureux retour parmi nous de notre Syndic Apostolique M. l'abbé L.-H. Pâquet. Parti depuis six mois, après avoir visité Rome et la France, chargé des bénédictions de Notre Saint Père le Pape il s'était hâté de revenir pour être présent à la fête de ce jour ; il nous arrivait juste quelques heures avant la cérémonie.

De Rome il apporte à ses fils, les Frères-Mineurs de Québec, dont il est le Père temporel, un souvenir bien précieux pour eux. C'est un portrait du Souverain Pontife où la main même du Pape a bien voulu

tracer ces bienveillantes paroles qui seront toujours pour nous un encouragement et un titre de gloire :

« A mes fils bien-aimés, les Frères-Mineurs du Couvent des Sacrés Stigmates de Québec je donne de tout cœur la Bénédiction Apostolique. »

PIE X, Pape.

Que cette bénédiction s'étende aussi sur tous nos bienfaiteurs !

FR. ANGE-MARIE, O. F. M.



« OÙ DONC EST LE CIEL ? »



LUSIEURS mois se sont écoulés, les montagnes ont mis leur coiffe blanche ; peu à peu la coiffe s'est changée en un manteau éblouissant qui est descendu dans la vallée et l'a cachée tout entière sous ses plis moëlleux.

C'est la veille de Noël. Tous les vicaires sont à leur poste au confession-

nal ; seul le P. Prieur fait défaut ; une mauvaise bronchite le tient cloué sur son lit. Les Pères Philibert et Stanislas se trouvent assiégés d'une foule de pénitents ; autour de leur jeune confrère règne un vide surprenant. Cela datait du fameux sermon, et le P. Célestin qui s'en était aperçu avait toujours ressenti douloureusement l'espèce d'éloignement que les gens témoignaient à son égard : il y avait comme une profonde séparation entre ce peuple et lui. Il était de la ville, il est vrai, et de bonne famille ; il avait été élevé dans un milieu instruit ; il n'était jamais venu en contact avec les gens de la campagne, jusqu'au jour de son arrivée à Sarntheim. Mais les quelques mois qu'il venait de passer dans cette paroisse avaient suffi pour lui faire apprécier et aimer ce bon peuple avec ses mœurs patriarcales et sa solide piété. Plus d'une fois, en cette saison si dure

de l'h
de bou
pléiade
vallée
que d
sentie
froide
taire a
somm
Don
bréviai
mença
et qu'il
et sorti
En a
L'hom
vieux
deux ir
disait
« Bien
dernier
c'est to
vieux d
Les gen
lui cria
mal qu'
rir. Si
demand
lement,
Le P.
front. M
parut ce
malade,
pénitent
ordinaire
désirait,
le prêtre,
la gêne.

de l'hiver, une douce émotion gagnait son cœur, quand le matin, debout à sa fenêtre, il voyait soudain sur ces hauteurs escarpées une pléiade de petites lumières s'allumer et descendre lentement dans la vallée. — « Il faut certainement du courage, se disait-il, le courage que donne seul l'amour de Dieu, pour descendre vers l'église par ces sentiers impraticables et dangereux, au milieu d'une nuit d'hiver froide et obscure ! Que d'élus abrite souvent une petite vallée solitaire aux pieds des montagnes, ou un petit village perché sur leurs sommets. La grâce, comme la nature, a sa flore dans les Alpes ! »

Donc, ce soir-là, veille de Noël, le P. Célestin avait récité son bréviaire et son chapelet. Son attente inutilement prolongée commençait à lui peser, d'autant plus que le lendemain il devait prêcher, et qu'il fallait achever la préparation de son sermon. Il se leva donc et sortit de l'église.

En approchant du presbytère, il aperçut à la porte un jeune paysan. L'homme avait le dos tourné vers lui et parlait à haute voix avec le vieux domestique qui se penchait par la fenêtre. Evidemment, les deux interlocuteurs venaient de parler du Prieur malade, car le vieux disait tout juste en hochant la tête d'un air de commisération : « Bien sûr, il regrettera lui-même qu'il ne puisse pas l'assister à ses derniers moments ! » — « Cela se comprend, répondit le jeune homme c'est toujours à lui qu'elle allait à confesse. » — « Va, Joseph, fit le vieux d'un ton consolant, peut être qu'elle ne parle pas sérieusement. Les gens qui ont souffert beaucoup ont la vie dure. » — « C'est possible, lui cria l'autre d'en bas, il me semblait aussi qu'elle n'était pas plus mal qu'à l'ordinaire, mais toute la journée elle n'a parlé que de mourir. Si le Père ne peut absolument pas venir, a-t-elle dit, tu en demanderas un autre, a-t-elle dit, peu m'importe lequel, excepté seulement, entends bien cela, excepté celui qui ne sait pas où est le ciel ! »

Le P. Célestin qui écoutait de loin sentit la rougeur lui monter au front. Mais bien qu'on eût refusé si carrément ses services, il lui parut cependant préférable de se rendre lui-même auprès de cette malade, plutôt que d'arracher un de ses collègues du milieu de ses pénitents. Il surmonta donc son amour-propre blessé et sa timidité ordinaire, et s'approchant du jeune homme, il lui demanda ce qu'il désirait, comme s'il n'eût rien entendu. Le garçon regarda fixement le prêtre, et le reconnaissant, sur ses traits se peignirent la crainte et la gêne. Mais il reprit vite son sang-froid et répliqua qu'il était venu

chercher un Père pour le conduire auprès de la vieille « Nahdel » malade : « Madeleine, la fille du cordonnier, que vous connaissez sans doute, expliqua-t-il ; le Père Prieur avait l'habitude de la visiter chaque mois ; que Dieu le lui rende ! Nous demeurons à une demi-heure plus loin que la ferme là-haut ! » et il montra le flanc couvert de neige d'une montagne abrupte.

« Il y a donc longtemps qu'elle est malade ? » s'informa le P. Célestin. « Eh ! oui, à la Portioncule il y a eu deux ans qu'elle n'est plus descendue à l'église, répondit le jeune homme, visiblement étonné de voir que le Père ne savait rien de cela ; et il y a bien longtemps qu'elle est malade ; elle souffre d'un rhumatisme dans les articulations. » — « Alors le docteur pense qu'il y a réellement du danger ? » — « Le docteur ? Non, mon Père, nous n'avons jamais appelé de docteur. Mais la fermière voisine s'entend dans toutes les maladies et alors, dès le commencement, elle a dit à la Nahdel : « Madeleine, tu as la goutte, ça vient de la vieillesse ; il n'y a que la patience et la résignation qui puissent servir de remède. » Et Nahdel a tout souffert avec résignation. — Ah ! c'est une vraie martyre, » ajouta le jeune homme d'une voix tremblante d'émotion. Puis il continua : « Mais ce matin, Nahdel m'a appelé et m'a dit : Joseph, je n'ai plus de douleurs ; va vite chercher un prêtre, car je sens que je vais mourir ! » J'ai appelé la voisine qui a dit à la malade : « Allons, Madeleine, laisse-nous en paix ; tu n'es pas plus mal qu'à l'ordinaire, et les Pères sont si occupés aujourd'hui ! » La Nahdel est restée tranquille pendant quelque temps, mais tout-à-coup, il y a une heure de cela, elle a commencé à se lamenter et à appeler le bon Dieu à son aide : « O doux Enfant Jésus de Prague, punissez-moi de mes péchés comme vous voudrez, mais au moins ne me laissez pas mourir sans un prêtre ! » Quand je l'ai entendue parler de la sorte, j'ai eu peur, et je suis descendu en toute hâte au village. Et maintenant vous savez ce qu'il en est. Peut-être un des Pères aurait-il la grande charité de... » Le garçon jeta un regard expressif du côté de l'église, où il savait les deux autres vicaires ; mais le P. Célestin ne voulut pas comprendre : « Je vais vous suivre, » dit-il simplement.

Quelques instants plus tard il était prêt. Aux pieds il portait des crampons qui lui permettaient de monter par les sentiers glissants de la montagne et des guêtres pour la neige ; il avait retroussé sa soutane, et à la main il tenait un solide bâton de montagnard. Dans

une
Huiles
à haut
tagne,
compa
main.
sur le
descen
après l'
abrupt,
suivait
il prépa
simples
Ils a
serrant
toit tou
la porte
ment, s
de dépe
d'un lan
un vast
figure t
auréole



une bourse suspendue au cou, il portait le saint Viatique et les saintes Huiles. Au départ, un groupe de fidèles lui firent cortège en priant à haute voix ; à mesure que le prêtre montait plus haut dans la montagne, leur nombre diminuait ; à la fin il ne lui restait plus d'autre compagnon que Joseph qui marchait en avant, une lanterne à la main. La faible lumière de la lanterne répandait une lueur rougeâtre sur le blanc tapis de neige, et de bonne heure la nuit de décembre descendait dans la vallée et remontait vers les hauteurs. Une ferme après l'autre restait en arrière ; le sentier devenait de plus en plus abrupt, de plus en plus glissant ; mais plein de courage le P. Célestin suivait son guide qui le précédait à pas pressés. Au fond du cœur, il préparait les paroles qu'il voulait adresser à la malade, paroles simples et naïves de douce consolation.

Ils arrivèrent enfin au but de leur voyage : une petite hutte, se serrant contre le flanc à pic de la montagne, et tellement basse que le toit touchait presque le sol. Le jeune paysan ouvrit en la poussant la porte de la maison ; elle donnait entrée dans une espèce d'appartement, sans lumière aucune, qui pouvait servir à la fois de cuisine et de dépense. Puis, il pousse une seconde porte, et à la faible lumière d'un lampion graisseux, le P. Célestin put apercevoir un lit, et sur le lit un vaste édredon rouge ; de derrière l'édredon émergeait une petite figure toute creusée de rides profondes et encadrée, comme d'une auréole argentée, de cheveux blancs comme la neige.

(A suivre)

M. A.



ahdel »
sez sans
ter cha-
ni-heure
vert de

: P. Cé-
lle n'est
blement
en long-
les arti-
du dans
appelé
maladies
deleine,
ience et
ut souf-
outa le
ontinua :
'ai plus
is mou-
deleine,
s Pères
lle pen-
a, elle a
: « O
comme
un pré-
ur, et je
savez ce
de... »
avait les
rendre :

rtait des
ants de
sa sou-
l. Dans



Chronique Antonienne



FÊTE DE SAINT ANTOINE



La fête de Saint Antoine (13 juin) coïncidant, cette année avec le mardi de la Pentecôte, est renvoyée au 19 juin. Il nous faut donc remettre au prochain mois le compte rendu des démonstrations qui auront été faites en l'honneur du bien-aimé Saint de Padoue.

SAINT ANTOINE EN CHINE (Suite)

Ce n'était pas seulement par des guérisons extraordinaires que saint Antoine récompensait la foi vive de son serviteur, Mgr Théotime Verhaeghen ; mais à maintes reprises il sut encore le tirer des situations les plus difficiles. Comme autrefois saint Yves de Bretagne, nos missionnaires en Chine sont obligés bien souvent de remplir les fonctions délicates d'avocat et de défendre leurs chrétiens contre les injustices des payens. (1) Aussi Mgr Théotime se vit-il plus d'une fois plongé jusque par-dessus la tête dans des embarras judiciaires. Dans ces difficultés, il eut recours à son fidèle protecteur saint Antoine. Voici un fait d'entre plusieurs.

Il y avait à *Ma-tcha-pin* un homme redouté à la fois des payens et des chrétiens. Ennemi juré de la religion chrétienne, il trouvait son plaisir à injurier et à maudire le missionnaire et ses chrétiens. Ce n'était pas tout. Sachant qu'une pauvre veuve avait embrassé la religion catholique, il ordonna à ses parents de lui enlever tous les biens laissés par son mari.

La pauvre femme, dépouillée de tout, réduite à la misère, vint trouver le P. Théotime, lui raconta ses malheurs et implora son secours. Le Père examina la cause avec le plus grand soin ; il n'avait pas encore eu le temps de la déférer au tribunal du mandarin, qu'un autre fâcheux incident survint et la compliqua.

(1) Depuis le traité de 1898 les chrétiens peuvent régler leur différends devant le tribunal du missionnaire, qui, par son rang de mandarin, a maintenant le droit de juger leurs causes. (*Revue*, mai 1905, p. 192).

Un
bours
ci, et,
inscrip
une g
gnie d
le mas
tout ce
velle a
naissan

A p
qu'ils s
tion e
bonnes
civilisé
sait le

Le
Antoin
Quelqu
çant qu
les chro
que la
deux p
et le ca
assurer
résolut
ses sup
confian

Com
rin tena
coadjut
vait-il a
de là ?
aussitôt
Mais la
pour cel
de saint
Le P.

Une femme mauvaise, voulant escroquer quelques sapèques à la bourse d'un catéchumène, s'était introduite dans la maison de celui-ci, et, au milieu de mille imprécations, avait arraché la tablette ou inscription chrétienne. Or, en Chine, arracher une inscription est une grosse affaire. Entre temps, le mari de cette femme, en compagnie d'une dizaine d'hommes armés, poursuivait le catéchumène pour le massacrer. Celui-ci s'enfuit auprès du P. Théotime et lui raconta tout ce qui venait d'arriver. Après s'être bien informé de cette nouvelle affaire, le Père alla trouver le mandarin pour lui donner connaissance de ces deux causes.

A peine les persécuteurs ont-ils appris que le Père les a accusés qu'ils se mettent en frais de formuler, à leur tour, une fausse accusation contre leurs victimes et essaient en même temps d'acheter les bonnes grâces du mandarin. C'est parfaitement chinois (et plus d'un civilisé est Chinois en ce point) : celui qui a le plus d'argent et qui sait le mieux parler, celui-là a toujours gain de cause.

Le P. Théotime et ses chrétiens recourent, de leur côté, à saint Antoine ; ils l'invoquent ensemble avec la plus entière confiance. Quelques jours après, le Père reçoit du mandarin une lettre lui annonçant que les payens mis en cause viennent d'incriminer eux-mêmes les chrétiens ; que lui, mandarin, croit ces imputations fausses, mais que la justice exige toutefois d'examiner et de juger les griefs des deux partis avec la plus absolue impartialité. Laisser parler la veuve et le catéchumène contre leurs rusés et astucieux adversaires, c'était assurer à la cause l'issue la plus fatale : le Père le comprit, et il résolut d'aller lui-même plaider la cause. Il redoubla ses prières et ses supplications à saint Antoine ; il fit prier tous ses chrétiens ; sa confiance fut récompensée de la façon la plus inattendue.

Comme le missionnaire s'acheminait vers le village, où le mandarin tenait son tribunal, il rencontra en route le P. Pen, prêtre chinois, coadjuteur du P. Polydore. Par quel heureux hasard ce Père se trouvait-il alors dans ces parages quand il devait être à plusieurs lieues de là ? Dieu le sait ; c'était l'envoyé de saint Antoine. Il se chargea aussitôt de la plaidoirie ; le P. Théotime pouvait s'en retourner. Mais la cause, pour être en bonnes mains, n'était pas encore gagnée pour cela. Le missionnaire le savait ; il continua ses instances auprès de saint Antoine, et ses prières furent pleinement exaucées.

Le P. Pen rencontra tout d'abord quelques difficultés ; le manda-

rin ne semblait admettre qu'à contre-cœur que les accusations des payens étaient absolument dénués de tout fondement, mais enfin il dut se rendre à l'évidence des preuves : saint Antoine avait gagné le procès. Les coupables furent condamnés et jetés en prison ; les uns durent restituer les biens volés à la veuve, les autres furent obligés de replacer l'inscription chrétienne et de servir en deux villages différents un grand festin, ce qui, selon la coutume chinoise, a lieu après chaque affaire de quelque importance.

Saint Antoine avait remporté cette fois une double victoire : il avait humilié les ennemis de la Foi et déconcerté les plans du démon. Car ces impies étaient les instruments de Satan qui voulait mettre une barrière au progrès de l'Eglise. La crainte de ces hommes tyranniques empêchait presque tous les payens de ce district d'entrer dans le sein de l'Eglise. L'humiliation si éclatante des suppôts de Satan fit disparaître cet obstacle, et peu de jours après, plusieurs familles demandèrent à adorer le vrai Dieu, et leur nombre augmenta de jour en jour.

Honneur et reconnaissance éternelle à saint Antoine !

(Traduit du Flamand.)

FR. V., O. F. M.



Bibliographie

LA CODE FRANCISCAIN. — Nouveaux aperçus sur le Tiers-Ordre de saint François d'Assise. Ouvrage posthume du R. P. Calixte. Metz, 1905, in-8, de 267 pages. Se trouve chez les Franciscains de Metz, 17, Rue Marchant, Lorraine.

Ce n'est jamais sans une émotion profonde que je lis au frontispice d'un livre, ce mot mélancolique : ouvrage posthume. Mais cette fois, mon cœur a tressauté de joie : Cette voix si chère que je croyais éteinte à jamais, j'allais donc l'entendre encore. Cette parole si apostolique, elle allait donc vibrer de nouveau à mes oreilles. *Defunctus adhuc loquitur* : il allait sortir du silence de son tombeau pour venir chanter de sa lèvre harmonieuse un dernier hymne à la gloire du Dieu qu'il a tant aimé ! Et c'est avec un respect mêlé de vénération que j'ai ouvert cette missive d'outre-tombe. Il y est tout entier, le cher Père Calixte, avec son âme mystique suavement éprise du Roi immortel des siècles, avec

son éloc
font tre
Cœur d
Oh !
mûrie e
silencie
incunab
la pours
nement
à peine
feuillet
dans ce
siècle ;
fleur se
gneuse,
chée : «
avec Hon
que et il
traits il
Ordre, to
geste é
régner a
étendant
tion de l
cantonne
vult zelo
des beso
ardeur ap
son ouvra
apostolat
causes, d'
générosité
la hauteur
règle ; et
Tertiaires
mentaire p
Les car
que la jeun
sement de
ses ardents
mandons a

son éloquence insinuante ayant pour moments de brusques éclats qui vous font tressaillir, avec son zèle dévorant qui rêvait de grouper autour du Cœur de Jésus les âmes viriles en phalanges compactes et amoureuses.

Oh ! sans doute, le travail du P. Calixte n'est pas une étude longuement mûrie et patiemment élaborée par un savant perdu au fond de sa cellule silencieuse, entre des colonnes, d'in-folio poudreux ou des piles de vieux incunables aux fermoirs usés ; c'est l'œuvre d'un apôtre qui s'est épuisé à la poursuite des brebis perdues de la maison d'Israël ; c'est l'écho des enseignements qu'il a prodigués aux foules attentives et recueillies ; c'est la lave à peine refroidie de son éloquence de feu que vous voyez là figée sur les feuillets de ce volume à l'allure si dégagée. — Le style est agréable drapé dans ces grâces un peu traînantes qui rappellent certains auteurs du 18^e siècle ; rien n'est sacrifié aux artifices littéraires du style moderne. Si une fleur se trouve sur son passage, le bon Père la cueille d'une façon dédaigneuse, presque hautaine et vous pouvez être sûr qu'il ne l'a point recherchée : *mitte sectari rosa quo locorum sera mo:etur*, dirait-il volontiers avec Horace. (Od. I, xxxviii.) Son objectif est essentiellement apostolique et il poursuit inlassablement son but à travers tout son livre : à grands traits il burine dans la première partie les caractères distinctifs du Tiers-Ordre, tout en esquissant son histoire et son apologie (p. 1-60), puis, d'un geste énergique il soulève le voile et vous montre le Tiers-Ordre faisant régner au foyer domestique la plénitude de la vie chrétienne (p. 61-104), étendant à travers le monde les avantages de la vie religieuse et la perfection de l'amour (3e partie. p. 105-136). Mais le Tertiaire ne doit pas se cantonner dans un égoïsme superbe : *non sibi soli vivere sed aliis proficere vult zelo Dei ductus*. Le bien, de sa nature, cherche à se répandre et l'un des besoins les plus impérieux de l'amour est de se muer en zèle, en ardeur apostolique. Aussi le P. Calixte a consacré la quatrième partie de son ouvrage (p. 137-180) à démontrer que le Tiers-Ordre doit être un apostolat dans le monde, apostolat fait de dévouement à toutes les saintes causes, d'esprit de sacrifice et d'immolation personnelle, d'initiative et de générosité. Mais où les Tertiaires puiseront-ils l'énergie qui les élèvera à la hauteur de leurs devoirs ? dans l'observation exacte et intégrale de leur règle ; et pour rendre la méditation de leur législation plus facile aux Tertiaires de bonne volonté, le P. Calixte termine son traité par un commentaire pratique de la Règle du Tiers-Ordre (p. 181-262).

Les cartons du P. Calixte recèlent encore d'autres trésors. Espérons que la jeune communauté de Metz ne tardera pas à éditer avec l'empressement de l'amour filial les effusions du P. Calixte sur le Sacré-Cœur et ses ardentes aspirations vers le Saint-Esprit. En attendant, nous recommandons avec instance aux Tertiaires ce beau volume.

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.



NÉCROLOGIE

Montréal. — Dame Antoine Noël, de la Fraternité des Trois-Rivières, décédée, en mai dernier, après plusieurs années de profession.

— **Fraternité Saint-François d'Assise.** — M. Joseph Kieffer, en religion Fr. Alphonse de Liguori, décédé le 27 mai 1905, à l'âge de 63 ans, après 13 ans de profession.

Originnaire d'un pays où religion et patrie ne font qu'un, M. Jos. Kieffer était resté Alsacien dans son pays d'adoption, le Canada. Toutes les œuvres, et en particulier la Société de Saint-Vincent de Paul, dont il était le président pour la paroisse de Saint-Louis de France, et l'Orphelinat Saint-Arène, ainsi que le patronage de Saint-Vincent de Paul, dont il était grand bienfaiteur, déplorent la perte qu'elles font dans sa personne et rendent publiquement hommage dans les journaux à la charité et au dévouement de celui qu'elles regrettent.

La veille même de sa mort, au Père Franciscain qui lui proposait de le désigner comme candidat aux élections du discrétorio fixées pour le lendemain, il répondait : « Je ne m'appartiens pas, en entrant dans le Tiers-Ordre je m'y suis donné tout entier, si l'on me confie cette charge et que je revienne à la santé j'y consacrerai tout mon dévouement. » Dieu veuille nous donner beaucoup de Tertiaires semblables !

— **Fraternité Sainte-Elisabeth.** — Dame Joseph McAughin, en religion Sr Elisabeth, décédée le 9 mai, à l'âge de 63 ans, après 9 ans de profession.

— Dame Arthur Lemieux, en religion Sr Marguerite, décédée le 17 mai, à l'âge de 51 ans.

— Dlle Philomène Paquin, en religion Sr Saint Léon, décédée le 16 mai, après 25 ans de profession, chez les Sœurs Grises.

— Dame Damase Aubin, née Olympe DesOrmeaux, décédée le 27 mai.

— Dlle Elzire Toupin, en religion Sr Saint François, décédée chez les Sœurs Grises, le 17 mai dernier.

Québec. — **Fraternité du Très Saint Sacrement.** — Dame Vve Félix Marchand, en religion Sr Saint Félix, décédée en mai 1905, à l'âge de 76 ans, après 5½ de profession. Elle était l'épouse de l'Honorable F. Marchand, ancien premier ministre de la Province de Québec.

— Dame Joseph Cauchon, en religion Sr Saint François, décédée dans le cours du mois de mai, après avoir fait profession sur son lit de mort.

— Dame Vve Louis Vovart, née Julie Pelletier, en religion Sr Saint Louis de Gonzague, décédée le 25 décembre 1904, à l'âge de 52 ans, après 20 ans de profession.

En 1875, Mde Vovart fut l'une des Fondatrices de la Fraternité du Très Saint Sacrement érigée en l'église du même nom sur la Grande Allée. Elle fut longtemps maîtresse des novices, et les nombreuses Tertiaires qui ont été sous sa

direction
vivait él
RR. SS.
était la
gnement,
si fidèle

Sa mo
était d'y
sentant s
ou son D
a été exa
qui est ic
manqué i
chrétiens
l'exemple
siennes a
la voyait
nous édit
dévouait
Entre au
qui, après
qu'elle ac
rement à
jours une
une fidèle

— **Fra**
neau, en
66 ans, a

— **Dai**
Sainte A
professio

— **Dai**
Monique

— **Dai**
dernier, a

— **Fra**
Sainte T
fession.

Baie S
Sr Marie

et religie
Saint-

Trois-J
mare, dé

sion.

direction aiment à se rappeler son zèle, son dévouement pour le Tiers-Ordre. Elle vivait éloignée de Québec, depuis quelques années, demeurant au Couvent des RR. SS. de la Providence à l'Assomption, avec sa bonne vieille mère, dont elle était la fille unique et bien-aimée. Ce qu'elle regrettait surtout dans cet éloignement, c'étaient les réunions du Tiers-Ordre auxquelles elle avait toujours assisté si fidèlement.

Sa mort a été pieuse comme sa vie, son unique regret en sortant de ce monde était d'y laisser seule sa vénérable mère qu'elle aimait tant. Vers la fête de Noël, sentant sa fin approcher, elle avait demandé la faveur de mourir en ce beau jour où son Divin Maître et Sauveur avait daigné naître parmi les hommes. Sa prière a été exaucée. Elle a remis à Dieu sa belle âme au propre jour de Noël. La croix qui est ici-bas le partage des âmes saintes, courageuses et agréables à Dieu, n'a pas manqué à Mde Vovart ; elle a été la compagne inséparable de sa vie ; mais jamais chrétienne n'a souffert avec une plus admirable patience. Je n'en dis pas assez. A l'exemple de notre Bienheureux Père Saint François, elle recevait et portait les souffrances avec amour et reconnaissance, quelque lourd que semblât son fardeau, on la voyait toujours, vraie servante du Seigneur, bonne et charitable envers tous, nous édifier profondément par son aimable piété et ses solides vertus. Elle se dévouait surtout aux œuvres de charité, dans lesquelles elle trouvait sa consolation. Entre autres œuvres de ce genre elle éleva soigneusement une petite orpheline, qui, après avoir profité des pieux enseignements et des exemples de haute vertu qu'elle admirait chez sa mère adoptive, a quitté le monde pour se consacrer entièrement à Dieu chez les RR. Dames de Jésus-Marie, où elle vit encore. Ce fut toujours une grande joie dans la vie de Mde Vovart d'avoir ainsi contribué à donner une fidèle épouse à Notre-Seigneur.

— **Fraternité Saint-Roch.** — Dame Edouard Jobin, née Louise Garneau, en religion Sr Marie-Joseph, décédée le 15 janvier 1905, à l'âge de 66 ans, après 6 ans de profession.

— Dame Jacques Proteau, née Marie-Louise Dorion, en religion Sr Sainte Albertine, décédée le 23 avril, à l'âge de 78 ans, après 22 ans de profession.

— Dame F.-Clovis Morency, née Emélie Girard, en religion Sr Sainte Monique, décédée le 27 avril, à l'âge de 45 ans, après 5 ans de profession.

— Dame Hubert Turcot, en religion Sr Sainte Angèle, décédée en mai dernier, dans un âge très avancé à l'Hospice Saint-Antoine.

— **Fraternité Saint-Sauveur.** — Dlle Adéline Giroux, en religion Sr Sainte Thérèse, décédée le 2 juin, à l'âge de 54 ans, après 13 ans de profession.

Baie Saint-Paul. — Le 9 juin, une mort imprévue enlevait rapidement Sr Marie-Pascal, Petite Franciscaine de Marie. Elle était âgée de 25 ans et religieuse professe.

Saint-Jacques. — Dame Théophile Venne, décédée le 5 juin.

Trois-Rivières. — Dame Marie-Anne Lamy, épouse de M. Paul Bellemare, décédée le 29 avril 1905, à l'âge de 62 ans, après 7 ans de profession.

Elle était une Tertiaire modèle, toujours résignée à la volonté du bon Dieu.

Saint-Jean d'Iberville. — Dame Frédéric Adam, en religion Sr Sainte Angèle, décédée le 30 avril, à l'âge de 63 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Saint-Raymond. — M. Edouard Martel, en religion Fr. Edouard, décédé le 9 mai, à l'âge de 69 ans, après quelques mois de profession.

— Dame François Paré, née Poméla Papillon, en religion Sr Saint François-Xavier, décédée le 4 avril 1905, à l'âge de 81 ans, après 1 ans et 3 mois de profession.

— Dame Vve Moïse Paquet, née Marguerite Rochette, en religion Sr Sainte Scholastique, décédée le 4 juin, à l'âge de 74 ans.

Saint-Constant. — Dame Vve Salomon Lanctot, née Marie Miding, décédée le 15 mai, âgée de 71 ans, après plusieurs années de profession.

Worcester, Mass. — Dlle Zéphirina Pruneau, en religion Sr Marie-Bernadette, décédée le 7 juin dernier, à l'âge de 21 ans.

Longueuil. — Dame Georges Normandin, décédée dans le cours du mois de mai. Elle était maîtresse des novices.

Saint-Jean Chrysostôme, (Lévis.) — Dame Ambroise Plante, née Lucie Roberge, en religion Sr Sainte Antoinette, décédée le 7 avril, à l'âge de 63 ans, après 5 ans de profession.

— Dame Vve J.-B. Carrier, née Célanire Demers, décédée le 19 avril, à l'âge de 52 ans, après 3 ans de profession.

Saint Jacques le Mineur. — Dame Vve Jos. Martin, née Anastasie Hébert, en religion Sr Sylvestre, décédée le 25 mai, à l'âge de 82 ans et 10 mois, après 3½ ans de profession.

Sainte-Rose. — Dame Jos. Ouimet, décédée le 13 de mai, après 2 ans de profession.

— Dlle Euphémie Nadon, décédée le 18 mai, à l'âge de 59 ans, après 15 ans de profession.

Saint-Philippe de Laprairie. — Dlle Léocadie Jolivet, en religion Sr Marthe, qui a fait profession le 13 novembre 1903.

Acton Vale. — Dame Emilien Morin, née Olympe Gagné, en religion Sr Claire d'Assise, décédée le 15 mai, à l'âge de 57 ans, après un long noviciat.

Modèle des femmes chrétiennes, elle a supporté avec courage et résignation les peines physiques et morales dont sa vie a été remplie durant bien des années et qu'elle cachait avec le plus grand soin pour n'en pas perdre le mérite. Elle désirait beaucoup faire profession avant de mourir. Elle faisait partie du chemin de croix perpétuel.

R. I. P.